



RAPHAËL  
JERUSALMY

# Sauver Mozart

roman

Extrait de la publication

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est l'histoire d'un attentat musical. Été 1939, au lendemain de l'Anschluss, Otto J. Steiner égrène ses jours dans un sanatorium de Salzbourg tandis qu'au-dehors l'Histoire montre les crocs.

Autrichien, juif (un peu), seul (complètement), il n'aime plus que la musique – et la tuberculose le ronge autant que l'humiliation d'être malade, ou les privations qui achèvent de le pousser à la marge du monde. Un monde dissonant à son oreille de mélomane, une faute de goût existentielle pour cette âme libre, témoin privilégié et involontaire du délitement d'une certaine idée de l'homme.

Tout semble joué, quand un événement inattendu le conduit à deux doigts de faire basculer le siècle. Mais s'il ne restait jamais plus rien à sauver que Mozart ?

Avec un humour glaçant, une cruauté précise et une gravité malicieuse, Raphaël Jerusalmy signe un premier roman farouchement subversif.

“DOMAINE FRANÇAIS”

RAPHAËL JERUSALMY

*Raphaël Jerusalmy, diplômé de l'Ecole normale supérieure et de la Sorbonne, a fait carrière au sein des services de renseignements militaires israéliens avant de mener des actions à caractères humanitaire et éducatif. Il est aujourd'hui marchand de livres anciens à Tel-Aviv. Sauver Mozart est son premier roman.*

DU MÊME AUTEUR

*SHALOM TSAHAL*, récit autobiographique,  
éditions NM7, 2002.

*ET SI... NOUS ÉTIONS FRÈRES*, politique-fiction en collaboration avec Roby Spiegel, éditions Labor, 2006.

Photographie de couverture :  
© Jill Battaglia / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2012  
ISBN 978-2-330-00819-2



RAPHAËL JERUSALMY

# SAUVER MOZART

LE JOURNAL D'OTTO J. STEINER

roman

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



JOURNAL D'OTTO J. STEINER

*(juillet 1939 – août 1940)*





*A la mémoire de Jacques Eisenband  
(Paris, 12 décembre 1936 – Auschwitz, début mars 1944).*



*Vendredi 7 juillet 1939*

J'ai horreur du vendredi. Filet de cabillaud et pommes de terre bouillies. Le fils du concierge est allé m'acheter deux cents grammes de cervelas. En catimini. Je festoie dans ma chambre. Dehors, il fait gris. La lumière est triste.

Je n'ai jamais tenu de journal. Avant. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

\*

J'ai mis un Caruso sur le gramophone, juste avant la sieste. Tout bas. *Vesti la giubba e la faccia infarina, la gente paga, e rider vuole qua...* C'est la meilleure version. Pas nasillarde. L'aiguille glisse sur les sillons, caresse la cire. Le pavillon vibre sans faire trembloter la voix du ténor.

La poitrine me fait mal. Elle me bloque tout le haut du corps, comme une crampe.

*Dimanche 16 juillet 1939*

C'est dimanche. La semaine a été mauvaise. A tout point de vue. Mais aujourd'hui, un soleil radieux illumine la cour.

Les préparatifs du festival battent leur plein. J'ai bien envie d'aller faire un tour du côté du Festspielhaus. Question de souffle.

\*

Quelle journée merveilleuse ! J'ai pris un verre au bord de l'eau. La Salzach frissonnait en petites vaguelettes sous la brise. Le vin blanc m'a tourné la tête. Je n'ai pas eu la force de pousser jusqu'à la vieille ville. Les façades sont déjà couvertes de drapeaux qui claquent au vent. On dit que le Führer fera une brève apparition. Peut-être même qu'il assistera à l'un des concerts.

*Mardi 25 juillet 1939*

Hans est venu me rendre visite. Il m'a apporté des billets de spectacle. Il insiste pour que je fasse un effort. Deux trois articles. L'approche du festival me revigore. Les médicaments m'assomment. Je les ai jetés dans les poubelles attenantes aux cuisines. Sans qu'on me voie.

Hans parti, je suis descendu boire un thé dans la salle commune. Je n'y vais pas souvent. Je n'aime pas voir les autres, les malades.

Ils sont tout décatis. Et mal rasés. J'évite d'ailleurs de leur parler. De quoi ?

Il n'y avait que deux vieux penchés sur un poste de TSF qui braillait des marches militaires entrecoupées de nouvelles brèves. Je leur ai demandé de baisser le volume. Ils n'ont pas voulu. Je me suis levé et j'ai éteint le poste. Ils n'ont pas bronché.

Je suis remonté dans ma chambre. De mauvaise humeur.

*Jeudi 27 juillet 1939*

Ce matin, ils ont emmené Sapperstein. Le gauleiter *nettoie* la ville pour le festival, avant l'arrivée des invités de marque. Ils sont entrés dans la cantine à l'heure du petit-déjeuner. Ils lui ont chuchoté quelques mots à l'oreille, poliment. Sapperstein s'est levé et les a suivis en claudiquant, sans dire au revoir à personne. Je me demande bien qui a pu moucharder. Je dois rester sur mes gardes.

Personne ici ne soupçonne mes ascendances. Je suis tout de même allé vérifier à la mairie, juste avant midi. Mon acte de naissance ne mentionne pas la religion de mon père. Mais il y a ma sœur Gertrude et son juif de mari. Je n'ai aucune nouvelle d'eux. Ils ont disparu, d'un coup. Sans prévenir. Pour l'Amérique, je crois.

*Lundi 31 juillet 1939*

Le fils du concierge m'a rapporté mon costume de la teinturerie. J'ai ciré mes chaussures de ville. C'est très excitant. Je me pavane devant la glace. J'ai acheté une pommade pour avoir l'air moins pâle. Ça rajeunit drôlement. Et un ruban d'encre pour ma machine à écrire.

Je n'ai pas mal. Je bois beaucoup de thé.

*Mardi 1<sup>er</sup> août 1939*

A l'heure du déjeuner, la TSF a annoncé l'ouverture du festival en grande pompe. Le ministre Goebbels est venu tout spécialement. Hans n'a pas pu m'obtenir de place pour la soirée de gala. J'ai ouvert la fenêtre de la salle commune pour entendre les fanfares, les sirènes du cortège officiel, les voitures qui klaxonnent au loin. Comme dans un autre monde. Mais une infirmière est vite venue refermer la fenêtre, en me grondant. Elle a peur que nos microbes ne s'échappent ? Qu'ils ne contaminent le Grand Reich ? J'ai alors vu les deux vieux de l'autre jour qui ricanaien. C'était leur revanche, se plaindre au personnel. L'un d'eux a été tant secoué de rire qu'il s'est mis à tousser très fort, s'étranglant presque. Il manquait d'air. Bien fait ! C'est lui qui a demandé que la fenêtre reste fermée.

\*

Je ne suis pas descendu pour le repas du soir. Je n'avais pas envie de voir des malades en pyjama ou robe de chambre, tout racornis. Je me suis habillé en grande tenue, avec foulard en pochette, s'il vous plaît. J'ai mis *Der Rosenkavalier* sur le gramophone et j'ai fermé les yeux, imaginant l'auditorium, les fracs, les uniformes, les femmes à éventails, parées de bijoux, le murmure de l'orchestre accordant ses instruments. J'ai même fait semblant de fumer un cigare, mon crayon entre les doigts. Et puis je me suis endormi d'un sommeil lourd, comme une masse. Maintenant, il est trois heures du matin. Le silence me fait peur. Je ne veux pas mourir. Pas en plein *Festspiele*.

Je pense à Maria, à papa et maman, à tous ceux qui ne sont plus là, qui sont morts avant tout ça. Et mon fils ? Il n'écrit plus. S'il m'envoie une lettre de Palestine, je serai interrogé, peut-être même arrêté. Il ne me reste personne. Je vis entouré de moribonds, d'infirmières hargneuses, de soldats fringants, de citadins affairés, seul, en coulisses. Je ne fais déjà plus partie du décor. Tout s'éloigne, petit à petit. Sans retour.

*Lundi 14 août 1939*

Je reviens du concert, épuisé. J'ai du mal à respirer mais je n'aurais manqué ça pour rien au monde. *Die Entführung aus dem Serail*,

sous la direction de Karl Böhm, dans une mise en scène de Völker. Kautsky et Ulrich Roller ont aussi participé à cette aventure qui fera date dans l'histoire. Quel panache ! Mozart n'a jamais été interprété de cette manière. C'est brillant. Puissant. Enorme !

Adolf Hitler était là. Avec Bormann et Speer. Dans la grande loge. J'ai dû tendre le cou pour les voir. Il n'est pas très grand. La balustrade le cachait à moitié. Il y avait des gardes partout. Des militaires en tenue de parade autour de la salle, dans l'escalier, et dehors des centaines de soldats en tenue de combat. Des hommes en civil qui contrôlaient les invitations. Des policiers au vestiaire, au bar du foyer, devant les toilettes. On s'habitue à leur présence, en toile de fond. Ils sont si nombreux. Et jeunes pour la plupart. Ils se tiennent bien droit, en silence. Sans déranger. Plongés dans l'obscurité avec nous tous, dès que le rideau se lève.

La présence du Führer est ressentie tout au début du spectacle. Elle plane sur la salle. Mais, très vite, le faste des décors, l'intensité sonore, le génie musical transportent au loin. Vers le sublime. J'ai pris des notes discrètement, mon calepin posé sur les genoux. D'habitude, je décèle la moindre fausse croche. Le plus léger grattage d'archet m'égratigne les tympanes. Tout m'a semblé parfait. Est-ce la maladie ?

A l'entracte, je n'ai pas pu me lever. J'ai regardé mon calepin. Mon écriture est tremblante. Les



fauteuils voisins étaient vides. Personne à qui demander un verre d'eau. J'ai cru que la représentation ne reprendrait jamais. La musique me soutient. Elle est tout ce qui me reste.

Hitler n'est réapparu qu'une fois les lustres éteints, précédé de ses gardes du corps. J'ai regardé sa loge, rêveur. Un coup de cymbales m'a fait sursauter. Ça m'a fait penser à Stendhal, "un coup de pistolet au milieu d'un concert". Je n'ai pas de pistolet.

Très fatigué. Cette soirée était bien trop grissante pour un malade. Une douche froide de bruit et de couleurs qui vous donnent la tourniole. Je les envie, ceux qui respirent à pleins poumons, qui marchent sans effort. Le monde leur appartient. Ils n'ont qu'à tendre la main. Les défilés, les fêtes nationales, les bals troupiers, les balades en forêt. Tout cela m'est interdit, désormais. Et pourtant, j'ai été comme eux. Quand j'étais bien portant, *normal*. Et puis, d'un coup, j'ai été proscrit, marqué. Par la maladie. Du jour au lendemain. Contaminé. Plus bon à grand-chose. Inutile.

Hitler a raison. Les gens comme moi sont des poids morts, des parasites.

\*

*Les gens comme moi.*